

Ici, c'est un Arabe du désert, Oriental faux teint, né dans la rue du Grand Hurleur, et qui vend des dattes d'Afrique tout aussi authentiques que le vendeur. A ce commerce, cet homme-là trouve de quoi dîner plutôt deux fois qu'une.

Là, sous les piliers des halles, vous rencontrez un Montalivet de bas étage qui propage, à raison de quinze sous pièce, tous les lapins de goutières dont il a dépeuplé son quartier. Non-seulement cet homme-là dîne, mais encore il fait dîner les autres.

A deux pas, on voit un Jacques Lefebvre de dix ans qui débite trois paires de bretelles éclairées par huit chandelles. Plus loin, une voix glapissante amène les passants autour d'une pyramide de savons roses de Windsor. L'éloquente bouche du négociant préconise l'incomparable qualité de ses marchandises, tandis que ses mains attestent qu'il ne s'en est jamais servi. Nimporte, tous ces gens-là dînent.

Sans plus de préambule, passons tout d'un coup à l'homme qui ne dîne pas.

Baucoup de gens plaignent l'homme qui ne dîne pas : il faut bien croire que cela les amuse. Quant à lui, il bénit sans cesse le ciel de sa position. Et, en effet, l'homme qui dîne habituellement peut craindre d'être exposé à manquer de dîner un jour, tandis que l'homme qui ne dîne pas est débarrassé de cette appréhension. Il a au contraire pour lui l'espoir de trouver un jour ou l'autre à dîner.

Selon les lois de l'hygiène primitive, l'homme qui ne dîne pas doit compter sur une longévité certaine ; chaque fois que les grands journaux signalent un centenaire à l'opinion publique de leurs abonnés, soyez sûr qu'il s'agit d'un homme qui ne dîne pas. Bien d'autres avantages ressortent de sa position. Par exemple, son ventre ne s'étendra jamais en large tambour comme celui de Falstaff : jamais non plus il n'aura à redouter le désagrément de joues trop pendantes. D'ailleurs, observateur rigoureux de la loi d'abstinence donnée au monde tour à tour par Moïse, Lycurgue, Confucius, Jésus-Christ, Mahomet et le baron Charles Dupin, il brave les nausées, borborygmes, le hoquet, et se rit de la pléthore, ce coup de tonnerre des ventrus.

Flâneur à la façon de Panurge, paresseux avec délices comme Figaro, distrait comme Sancho Pança, insoucieux comme Pierre Grimoire, l'homme qui ne dîne pas trouve une existence facile en quelque lieu de Paris qu'il marche. Toute la cité lui appartient ; il aspire la vie dans les brises du ciel, il a quatre cents fontaines pour se désaltérer. Le matin, il déjeune de musique en ouvrant l'oreille aux mélodies ambulantes de l'argée de Barbarie ; vers le milieu du jour, il goûte avec son cigare de tabac d'Alsace, et soupe le soir sur le Quai-aux-Fleurs du parfum d'un bouquet de violettes. Voilà un régime qui vaut certes tous les repas de Lucullus.

Afin de s'affranchir encore d'autres exigences sociales, l'homme qui ne dîne pas s'est senti trop d'indépendance pour loger quelque part. C'est un lazzarone complet ; il ne demeure pas, il perche. On l'a vu souvent, durant les nuits étoilées de la belle saison, faire élection de domicile au rez-de-chaussée d'un chêne des Champs-Élysées, plus fréquemment encore sur le toit d'un banc de Pierre. Dans de tels nids, ses chansons sont toujours joyeuses, ses rêves roses. Il est en excellents termes avec tout le monde : il ne connaît les propriétaires que de réputation.

Qu'on ne pense pas qu'il manque de refuge en cas de besoin. Aux jours où les cieux de Latèce, si inclémens en toute saison, font rouler au dessus de sa tête toute une phalange de nuages gris, l'homme qui ne dîne pas trouve toujours sur son chemin un toit somptueux pour le recevoir. Portiques, vestibules de théâtres,